# LES CONTEMPORAINS



MGR PROVENCHER, PREMIER EVÊQUE DE SAINT-BONIFACE (CANADA) (1787-1853)

## I. LA COLONIE DE LA RIVIÈRE-ROUGE L'ABBÉ PROVENCHER

La colonie de Saint-Boniface, établie en 1812 sur les bords de la Rivière-Rouge, dans le nord-ouest canadien, était, quatre ans plus tard, menacée d'une ruine complète. Guerres intestines et famine en chassaient tour à tour les habitants découragés.

Pour la sauver, son fondateur, lord Selkirk, n'hésita pas, quoiq. protestant, à écrire à Mgr Plessis, évêque de Québec, pour lui demander des prêtres catholiques qui viendraient se fixer à Saint-Boniface et dont la présence attirerait et retiendrait les colons.

Cette demande répondait trop bien aux secrets désirs du prélat pour qu'il ne lui fit pas l'accueil le plus favorable. Mgr Plessis choisit pour porter la lumière de l'Évangile à ces régions jusqu'alors « assises à l'ombre de la mort » un homme à la fois pieux, zélé et prudent, l'abbé Provencher. Cet ecclésiastique, s'il n'a pas fondé la colonie de la Rivière-Rouge, l'a sauvée plusieurs fois de la ruine, en a été le sou-

tien et le civilisateur. Son nom mérite d'occuper une des premières places dans l'histoire du pays.

Joseph-Norbert Provencher naquit à Nicolet, dans le Canada, le 12 février 1787; il fut baptisé le même jour. Il était le sixième des douze enfants issus du mariage de Jean-Baptiste Provencher avec Élisabeth Proulx.

Aux attraits d'une figure agréable, il joignait un air de douceur et de bonté qui lui gagnait l'affection de tous ceux qui le voyaient. Son père, modeste cultivateur, n'était pas assez à l'aise pour lui faire donner le bienfait d'une éducation classique complète. Un de ses oncles, Alexis Provencher, riche et sans famille, se chargea de l'avenir du jeune Norbert. Il l'adopta, et, après sa Première Communion, le fit entrer dans une école fondée par M. Brassard, curé de Nicolet; cette école fut transformée en Petit Séminaire deux ans plus tard (1803).

Pendant ses études, le jeune Provencher se fit remarquer par la rectitude de son jugement, l'aménité de son caractère et son intelligence ouverte à toutes les sciences. Il eut pour condisciples des hommes qui occupèrent un rang distingué dans l'Église et dans le monde, comme Mgr Cooke, premier évêque des Trois-Rivières; Cressy, avocat à Québec; Proulx, membre du Parlement provincial. A la fin de son cours de philosophie, se sentant un vif attrait pour l'état ecclésiastique, il entra au Grand Séminaire de Québec, pour y étudier la théologie.

Mais sa santé, affaiblie par un travail trop constant, l'obligea bientôt à en sortir pour respirer l'air plus pur de la campagne. Pendant deux années, il fut chargé d'une petite classe à Nicolet.

Ordonné prêtre le 21 décembre 1811, il fut nommé vicaire à Québec. Une seconde fois, la faiblesse de sa santé le contraignit à prendre quelques mois de repos. Envoyé ensuite comme vicaire à Vaudreuil, il passa une année dans cette paroisse. En 1813, son évêque, tout en lui confiant le vicariat de Deschambault, le chargeait d'administrer la paroisse de Grondines.

En partant de Québec pour se rendre à Deschambault, le jeune prêtre fut victime d'un accident qui aurait pu lui être fatal et eut, au contraire, un effet salutaire. Il s'était mis en route de bon matin, par des chemins très mauvais; à peine la voiture était-elle en marche qu'elle versa et un voyageur tomba sur l'abbé Provencher, l'écrasant de tout son poids, qui était énorme. Transporté à l'hôpital, le jeune prêtre dut s'aliter pendant huit jours, endurant d'atroces souffrances. Chose extraordinaire, il se rétablit assez vite et, à partir de ce moment, devint fort et robuste. Aussi disait-il plus tard en plaisantant que « ce qui aurait dû le tuer lui avait rendu la santé ». Il en concluait qu'il faut se mettre complètement entre les mains de Dieu, qui se sert souvent de moyens contraires à toutes les prévisions pour conduire les hommes à la fin qu'il leur destine.

M. Provencher ne resta que douze mois à Deschambault; puis il desservit, comme curé, la paroisse de la Pointe-Claire, près de Montréal. En 1816, il fut chargé de la grande paroisse de Kamouraska, non loin de Québec.

Dès cette époque, les négociations étaient entamées pour obtenir des missionnaires à la Rivière-Rouge.

## II. FONDATION DE LA PREMIÈRE MISSION DANS LE NORD-OUEST — VOYAGE ET RÉCEPTION DES MISSIONNAIRES

Sollicité par lord Selkirk et par les habitants de la Rivière-Rouge, encouragé par le gouverneur général du Canada, et pressé par son zèle personnel, Mgr Plessis avait, dès 1816, envoyé M. Tabeau, curé de Boucherville, dans le Nord-Ouest, pour se renseigner sur la possibilité et les moyens d'y établir une mission permanente. Mais la guerre que se faisaient alors les deux Compagnies rivales empêcha ce prêtre d'aller jusqu'à la Rivière-Rouge; il ne put se renseigner qu'à moitié et, dans un rapport

de mars 1818, il fit entrevoir une foule d'obstacles à la réalisation du projet de l'évêque. Mieux valait, disait-il, visiter chaque année les postes fréquentés par les voyageurs canadiens et attendre que la paix fût complètement rétablie dans la région avant d'y établir des missionnaires à poste fixe.

Mgr Plessis ne fut pas de cet avis. Le succès d'une souscription ouverte pour fonder une mission catholique dans ces lointains pays, l'empressement que montraient les plus hauts personnages du Canada pour favoriser ce dessein et les sollicitations des habitants du Nord-Ouest, lui semblèrent autant de manifestations de la volonté divine. Sans plus tarder, il fit appel au dévouement de M. Tabeau. Celui-ci ayant décliné l'honorable mais lourde charge qu'on voulait lui confier, l'évêque de Québec s'adressa au curé de Kamouraska. L'abbé Provencher, avec un courage et une abnégation admirables, se mit à la disposition de son supérieur ecclésiastique. On lui donna, comme compagnon, un jeune vicaire de Québec, M. Dumoulin, né à Sainte-Anne, en 1793, et ordonné prêtre en 1817.

Tandis que Mgr Plessis recommandait aux prières et à la générosité de ses diocésains l'œuvre entreprise, lord Selkirk manifestait sa bienveillance en donnant un terrain d'environ dix kilomètres carrés, tant pour la construction d'une église que pour l'entretien des missionnaires.

L'évêque de Québec remit à M. Provencher des lettres de vicaire général et lui accorda tous les pouvoirs spirituels dont il aurait besoin. Il y joignit une instruction sur la conduite à tenir dans l'exercice du ministère apostolique et dans les rapports avec les habitants et les autorités civiles.

Les missionnaires devaient maintenir un parfait équilibre entre les prétentions réciproques des deux Compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson, et se souvenir qu'ils étaient exclusivement envoyés pour le bien spirituel des habitants.

Ils devaient fixer leur résidence près du fort Douglas, sur la Rivière-Rouge, y construire une église, une maison et une école, et tirer, pour leur subsistance, le meilleur parti possible des terres qui leur étaient données.

Les missionnaires eurent à peine un mois pour se préparer à leur long voyage. Le 18 mai, veille de son départ de Montréal, l'abbé Provencher écrivait à son évêque de touchants adieux.

Partis le 19 mai 1818, les deux prêtres, accompagnés d'un catéchiste, suivirent la seule route alors pratiquée, celle des canots, avec portages et demi-portages, dans les endroits où la navigation cessait ou devenait périlleuse. Faute de mariniers, on avançait lentement. Au rapide des Allumettes, dans la Grande-Rivière, un canot fut projeté contre un autre et le coupa à moitié; il fallut s'arrêter plusieurs heures pour réparer le dégât. Le 1er juin, sur les bords du lac Nippissing, on rencontra, pour la première fois, des sauvages infidèles. M. Provencher, au moyen d'un interprète, leur parla de la nécessité du baptême et les engagea à se rendre au lac des Deux-Montagnes, pour s'y faire instruire.

Le 8 juin, les voyageurs atteignaient l'île Drummond, dans le lac Huron, dont les eaux sont très limpides. Ils s'y arrêtèrent une journée pour renouveler leurs provisions. Des sauvages les saluent, leur offrent du poisson et leur demandent du rhum. Ils sont fort surpris qu'on n'en ait pas à leur donner.

Huit jours plus tard, on entrait dans le lac Supérieur. Le 20 juin, les canots abordaient au fort William, sur la baie de Tonnerre. Le 23, par une chaleur tropicale, on remontait la rivière de La Pluie, et, le 3 juillet, la flottille faisait son entrée dans le lac du même nom. Cette seconde partie du voyage fut pénible à cause des portages, des rapides nombreux et dangereux qu'on rencontra.

Les canots traversèrent ensuite le lac des Bois. Le 14 juillet, ils naviguaient sur les eaux du lac Winnipeg et, le lendemain, remontaient la Rivière-Rouge. Le 16, ils

atteignaient le terme de leur voyage, après avoir parcouru, de Montréal au fort Douglas, environ 2400 kilomètres.

Au matin de ce jour, un courrier à cheval avait fait le tour de la colonie pour prévenir les habitants que les missionnaires arriveraient dans l'après-midi. Personne ne manqua au rendez-vous : hommes, femmes et enfants, qui n'avaient jamais vu de prêtres, étaient avides de contempler ces robes noires dont on leur parlait depuis si longtemps.

A cinq heures, par un temps superbe, les canots firent leur apparition. La foule se précipita sur la rive du fleuve. Chacun voulait être des premiers à voir les missionnaires.

Dès que leur embarcation eut touché terre, M. Provencher et son compagnon descendirent, le cœur plein d'émotion; ils serrèrent affectueusement la main de tous ces enfants du désert qu'ils venaient chercher de si loin et qu'ils adoptaient dès lors pour leur famille.

On admirait leur belle taille, leur air majestueux et leur costume. Les anciens Canadiens, coureurs des bois, qui avaient quitté leur pays depuis bien longtemps et n'avaient pas revu de prêtres, versaient des larmes d'attendrissement. L'arrivée de ces hommes leur rappelait le sol natal et le toit paternel; ils n'étaient pas impies, et le prêtre, pour eux, était l'homme de Dieu.

M. Provencher, dans une courte allocution, exposa le but pour lequel les missionnaires étaient venus, et il invita les mères de famille à présenter, le lendemain, leurs enfants qui avaient moins de six ans, afin de leur conférer la grâce du baptême. Quand il eut fini de parler, Canadiens, métis et sauvages, heureux de posséder des hommes qui allaient leur apprendre à servir Dieu et à sauver leur âme, les accompagnèrent jusqu'au fort Douglas, situé sur l'emplacement de la gare actuelle de Saint-Boniface.

Les missionnaires y reçurent l'hospitalité en attendant la construction d'un logement tant soit peu convenable.

## III. INSTALLATION DES MISSIONNAIRES — DÉNUEMENT — A PEMBINA ET A SAINT-BONIFACE — RETOUR AU CANADA

Les habitants de la colonie étaient impatients d'assister aux cérémonies de l'Église catholique, que la plupart d'entre eux n'avaient jamais vues. Le dimanche 19 juillet qui suivit l'arrivée des missionnaires fut un jour mémorable pour la Rivière-Rouge. Une grande salle, destinée à servir de chapelle provisoire, avait été aménagée et décorée. Là, pour la première fois, la Victime sainte descendit sur un autel bien modeste. M. Provencher célébra la messe et prêcha; M. Dumoulin remplit l'office de chantre. Le prédicateur annonça que, dès le lendemain, on commencerait l'instruction religieuse des catéchumènes : enfants et adultes devaient se réunir deux fois par jour, au fort Douglas.

Les colons s'entendirent pour construire immédiatement une habitation destinée aux missionnaires. Le lendemain, M. Provencher écrivait à Mgr Plessis pour lui faire connaître l'heureuse issue de son voyage :

> Nous avons été très bien reçus partout, disait-il. Ce pays est vraiment beau : la rivière est suffisamment large; elle est bordée de chênes, d'ormes, de lierres, de trembles, etc., etc. Derrière cette lisière de bois sont des prairies à perte de vue. Le sol paraît excellent.
>
> Le bois de construction est rare, du moins le beau bois. Nous allons travailler à bâtir; une chapelle est chose pressante, parce qu'il n'y a pas de lieu commode pour assembler le monde.

Cependant, la colonie se ressentait des troubles des années précédentes; elle était très pauvre. Bien que traités avec égard et mangeant à la table du gouverneur, les missionnaires ne furent pas exempts de privations. On ne voyait à cette table ni pain ni légumes, mais uniquement de la viande de bison séchée au soleil et du poisson cuit à l'eau. Il n'y avait ni lait ni beurre, ni vin, et souvent point de sucre ni de thé.

Les instruments aratoires faisant défaut, on défonçait le terrain avec des pioches.

Les champs cultivés n'étaient guère

plus étendus que les carrés d'un jardin. On semait autant pour multiplier les semences que pour jouir du fruit de son travail, car il était très dispendieux d'importer des grains dans le pays.

On comptait néanmoins sur une belle récolte; mais, le 3 août, une nuée de sauterelles s'abattit sur la colonie et la dévasta en quelques instants; grains et légumes, tout fut rongé; il ne resta de blé que ce qui était nécessaire pour ensemencer les terres l'année suivante.

Les deux missionnaires, aidés de quelques indigènes, construisirent eux-mêmes leur logement. Tout manquait dans le pays : point d'outils, point de charpentiers, peu de matériaux convenables. Dès que la charpente fut terminée, on couvrit la maison avec de la terre glaise et des roseaux. Pour ne pas périr de froid pendant l'hiver, M. Provencher fit une sorte de fourneau avec un mélange de foin et de terre glaise. Les vitres étaient aussi inconnues que les poêles à la Rivière-Rouge. Pour avoir un peu de lumière à l'intérieur d'une habitation, on fermait l'ouverture qui servait de fenêtre avec un parchemin bien gratté et étendu sur un cadre.

Les offices de la Toussaint furent célébrés dans la nouvelle construction, et M. Provencher put annoncer à l'évêque de Québec son installation définitive :

J'ai mis logeables, écrivait-il, vingt pieds de la maison que nous avons faite à Saint-Boniface; en partageant cette partie en deux, j'ai une petite chambre et une chapelle.

Le passage des sauterelles fut fatal à la colonie de Saint-Boniface. Plusieurs familles, craignant d'endurer la faim pendant l'hiver, se rendirent à Pembina, près de la frontière américaine. Déjà, en cet endroit, il y avait un groupe considérable de Canadiens et de métis. La proximité de la chasse et la facilité de se procurer des vivres attiraient chaque automne beaucoup de chasseurs; tous y passaient l'hiver avec leurs familles, et, de là, ils partaient au printemps, pour passer l'été à la prairie.

Dans le cours du mois de septembre, les habitants de Pembina demandèrent un prêtre. Comme il restait peu de monde à Saint-Boniface, M. Provencher envoya M. Dumoulin passer l'hiver au milieu de ces braves gens.

Tandis que M. Dumoulin, à Pembina, ouvrait une école fréquentée par 60 enfants, construisait une chapelle et un presbytère, M. Provencher continuait l'instruction des enfants et des adultes restés à Saint-Boniface et faisait préparer des matériaux pour construire une église. Au mois de mars, il alla visiter le poste de Qu'Appelle et un autre sur la Rivière-Souris; il baptisa 40 enfants et confessa tous les employés catholiques des forts.

En 1819, la colonie fut de nouveau dévastée par les sauterelles. Il ne resta plus de blé, et tous les habitants étaient si désolés, que sans la présence et les encouragements de M. Provencher, ils auraient certainement quitté le pays.

D'une grande piété, d'un zèle infatigable, le missionnaire avait un sens pratique étonnant pour la direction des affaires temporelles. Il avait pris sur la colonie un ascendant considérable, et tous étaient heureux de suivre ses conseils.

En 1820, il reçut deux auxiliaires : MM. Destroismaisons et Sauvé, et entreprit le voyage du Bas-Canada, pour rendre compte à Mgr Plessis de l'état de sa mission, dont l'utilité était discutée dans le diocèse de Québec. Des hommes influents prétendaient que cette œuvre était prématurée, qu'elle ne réussirait pas, qu'on dépenserait des sommes énormes, et tout cela, pour aboutir à un échec ou à un mince résultat. « D'ailleurs, ajoutaient-ils, M. Provencher est incapable de mener à bonne fin une entreprise aussi difficile. »

Très modeste, le missionnaire n'avait pas même songé à combattre ces préventions et à défendre sa personne. On raconte qu'un jour, après un sermon prononcé à Montréal par Mgr Provencher, devenu évêque du Nord-Ouest, un auditeur, étonné de l'éloquence d'un homme qu'on voulait

faire passer pour ignorant, eut la naïveté de lui demander, au dîner, s'il avait composé lui-même son sermon :

— Oui, répondit en souriant le prélat; je compose toujours mes sermons moi-même. Ma bibliothèque n'est pas considérable, mais je sais ce qu'il y a dedans.

Mgr Plessis savait à quoi s'en tenir sur les qualités de l'apôtre de la Rivière-Rouge et sur l'importance de sa mission. Il avait demandé et obtenu des Bulles qui nommaient M. Provencher évêque de Juliopolis *in partibus infidelium*.

Le 17 octobre, le missionnaire arrivait à Montréal; il dut séjourner dans cette ville avant de se rendre à Québec, parce qu'il se trouvait dans le plus profond dénuement.

Quand j'arrivai à Montréal, dit-il, je n'avais plus rien : ni argent ni habits convenables pour paraître en public. Je fus obligé d'emprunter quelques piastres pour m'acheter une soutane, des souliers et un chapeau. En attendant ces trois articles, il me fallut rester enfermé au logis, tant se trouvaient en mauvais état ceux qu'ils devaient remplacer.

Dès la première visite qu'il fit à son évêque, celui-ci lui présenta ses Bulles. Ce fut comme un coup de foudre pour le missionnaire qui, se trouvant déjà trop honoré du titre de grand vicaire, était loin de penser qu'on songeât à l'élever à l'épiscopat. Sans même ouvrir la lettre du Pape, il la rendit à Mgr Plessis en le suppliant de lui accorder du temps pour prier et pour réfléchir avant d'accepter un tel fardeau.

## IV. M. PROVENCHER, CURÉ D'YAMACHICHE — ÉVÊQUE — SON RETOUR A LA RIVIÈRE-ROUGE

Comme M. Provencher devait faire un assez long séjour dans le Bas-Canada et qu'il avait besoin de recueillir des ressources pour retourner à ses missions, Mgr Plessis le nomma provisoirement curé d'Yamachiche.

Le 16 janvier 1821, M. Provencher écrivit à son évêque pour le supplier, encore une fois, de ne pas le charger du fardeau de l'épiscopat.

Cette lettre produisit un effet contraire à celui qu'en attendait son auteur.

Mgr Plessis admira l'humilité profonde de M. Provencher et demeura convaincu que nul mieux que lui n'était qualifié pour fonder la nouvelle Église de la Rivière-Rouge. Il l'invita à se soumettre docilement à la volonté de Dieu.

Tout en s'occupant consciencieusement de sa paroisse, le futur évêque se prépara par l'étude, par la méditation et par la prière à recevoir une dignité qui allait être, comme il le prévoyait, une lourde charge. Ses travaux ne l'empêchèrent pas de s'intéresser à tout ce qui concernait l'avenir de la Rivière-Rouge. Il suivit anxieusement les pourparlers engagés entre les deux Compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson, et sa joie fut grande en apprenant la fusion de ces deux Sociétés.

Ces Sociétés, jadis rivales, qui fusionnaient sous le nom de Compagnie de la baie d'Hudson, avaient promis le passage gratuit sur leurs canots à M. Provencher et à un jeune clerc tonsuré, M. Harper, qui devait le suivre à la Rivière-Rouge. Mais, deux mois avant l'époque fixée pour le départ, on revint sur cette promesse, et le missionnaire dut se procurer et équiper à ses frais les canots qui devaient le transporter au Nord-Ouest. Les dépenses occasionnées par ce contretemps absorbèrent toutes les épargnes faites pendant deux années par le futur prélat; il lui resta à peine de quoi subvenir aux frais de sa consécration.

Cette cérémonie eut lieu le 12 mai 1822, dans l'église paroissiale de Trois-Rivières. L'évêque consécrateur était Mgr Plessis, assisté de son coadjuteur, Mgr de Saldes, et de Mgr Lartigue.

Les adieux à la paroisse d'Yamachiche furent touchants. Tous les cœurs s'étaient attachés à ce zélé missionnaire. Aussi d'abondantes larmes coulèrent à son départ.

Le 22 juin, Mgr Provencher quitta, pour la seconde fois, son pays natal. Le 24, il se trouvait à l'île Drummond, dans le lac

Huron. Il célébra la messe, bénit un mariage, baptisa 24 enfants, et écrivit à Mgr Plessis pour le supplier de faire visiter de temps à autre, par un prêtre, les 500 catholiques, Canadiens pour la plupart, qui vivaient dans cette île.

Le 7 août 1822, il faisait son entrée solennelle à Saint-Boniface. Tous les colons, prévenus de son retour, étaient accourus pour saluer le nouvel évêque et recevoir sa bénédiction.

Un vieil employé de la Compagnie du Nord-Ouest, venu du Nord, se trouvait par hasard dans les environs du fort Douglas lorsqu'il entendit retentir les salves d'artillerie et les cris de joie qui saluaient l'arrivée de Mgr Provencher. Désireux de connaître le motif de ces manifestations enthousiastes, il vint se mêler à la multitude qui couvrait le rivage et demanda pour qui et pour quoi on faisait tant de bruit.

— C'est l'évêque qui arrive, dit-on.

— Quoi! s'écria le vieux métis, un évêque par ici? *Eh ben, c'est ben le diable!*

Le brave homme n'avait jamais vu d'évêque, et il n'en connaissait que le nom. Quand le prélat eut débarqué, il ne pouvait se lasser de contempler sa haute taille et d'admirer la bonté qu'il témoignait à l'égard de tous, grands et petits, riches et pauvres.

Les habitants de la Rivière-Rouge avaient bien raison de se réjouir; le retour du prélat devait ouvrir une ère de prospérité, inconnue jusqu'alors dans la région.

### V. Mgr PROVENCHER SAUVEUR ET CIVILISATEUR DE LA RIVIÈRE-ROUGE — UN ÉVÊQUE LABOUREUR

Deux fois détruite par la Compagnie du Nord-Ouest, en 1815 et en 1816, la colonie de lord Selkirk n'était pas remise de ses désastres à l'arrivée des missionnaires, en 1818. Pendant quatre années consécutives, elle fut ravagée par les sauterelles et, maintes fois, ses habitants manifestèrent l'intention d'émigrer. Ce fut la présence des missionnaires, et surtout celle de l'évêque, qui donna de la stabilité à la colonie en y rétablissant la paix, en y faisant renaître le courage et l'espérance. Après chaque lutte, après chaque épreuve, toutes les familles, réconciliées et rassurées par la religion, reprenaient le travail avec ardeur.

Ce pays, qui jusqu'alors n'avait offert que le spectacle de la division, de la haine et de la vengeance, voyait tout à coup l'union régner entre ses habitants, sans distinction de croyances ni de races.

Cette bonne entente entre tous les colons de la Rivière-Rouge est un fait qui mérite d'être signalé, surtout quand on sait qu'en Amérique presque toutes les colonies, formées d'un mélange de différentes races, ont commencé par les plus déplorables luttes religieuses. A la Rivière-Rouge, au contraire, les colons étaient comme les membres d'une même famille. Anglais Écossais, Irlandais, Canadiens et métis, tous vivaient en parfaite harmonie, heureux de se rendre service les uns aux autres.

Les exhortations de Mgr Provencher, non moins que ses exemples, amenèrent ce résultat. Aussi l'évêque était-il vénéré des protestants presque autant que des catholiques. Plus d'une fois, des anglicans et des méthodistes se recommandèrent à ses prières. L'un d'entre eux lui demanda même un jour de célébrer deux messes pour attirer sur sa famille et sur son travail la bénédiction du ciel.

A l'arrivée des missionnaires, la population, habituée à la vie nomade des prairies, était ignorante et avait des mœurs se rapprochant de celles des sauvages. Les idées d'art, de métier et d'agriculture lui étaient complètement inconnues. La tâche de Mgr Provencher et de ses compagnons fut de prendre ce peuple et de l'élever.

A Pembina, M. Dumoulin avait donné des leçons d'agriculture. A Saint-Boniface, Mgr Provencher en faisait autant. Il ne craignit pas de mettre la main à la charrue et à tous les outils agricoles. Longtemps après sa mort, les vieillards rappelaient à leurs enfants que c'était le prélat, « leur bon père », comme ils se plaisaient à le

nommer, qui leur avait appris à labourer et à cultiver leurs terres.

Obligé de travailler son champ pour vivre, l'évêque portait des soutanes usées et rapiécées, d'étoffe commune et grossière, dont il eût été difficile de dire la couleur. Son carrosse épiscopal était une grosse charrette à laquelle il attelait un bœuf; plus tard, il remplaça le bœuf par un cheval. Pour siège, dans cette voiture, il prenait une chaise qu'il liait solidement avec une corde, et il cheminait ainsi à travers la prairie, allant d'une mission à l'autre. Pour chaussures, il avait de gros sabots en bois, tels qu'en portent les paysans. Il aimait mieux vivre dans cette pauvreté et se priver d'une foule de choses que de retrancher un centime à ses chères missions.

Pour exécuter les travaux d'une ferme qu'il avait établie, il ne trouvait pas toujours des aides ni des serviteurs. Alors il faisait lui-même la besogne : fauchant le blé, liant les gerbes, les entassant en meules, s'adonnant aux travaux les plus humbles.

Il fit importer du Canada toutes sortes d'espèces d'arbres fruitiers, pour en essayer la culture à Saint-Boniface et dans les environs. Il demanda aussi des graines de légumes pour ensemencer les jardins. En bon père de famille, il ne dédaignait pas de descendre aux plus petits détails pour se rendre utile à son peuple.

Il priait Mgr Plessis de n'envoyer dans le Nord-Ouest que des hommes d'élite.

Quand vous me choisissez un sujet pour les missions, il est très important, Monseigneur, lui écrivait-il, que vous veilliez à ce qu'il soit habile à toutes sortes d'ouvrages; ici, il faut que le prêtre sache tout faire.

Que Votre Grandeur ne regarde pas comme perdu un sujet d'espérance envoyé ici; à la Rivière-Rouge, il s'agit de planter la foi; en Canada, il ne s'agit que de l'entretenir.

Un trait caractéristique de cette vie apostolique fut l'assiduité du prélat à faire le catéchisme tous les jours, jusqu'à sa mort. Son zèle pour instruire les enfants ne se bornait pas aux heures de classe de l'école qu'il fit souvent lui-même; il profitait de toutes les occasions d'enseigner la religion. Lorsqu'il sortait pour aller visiter quelques familles, s'il rencontrait un enfant sur sa route, il s'arrêtait, l'appelait, et commençait à l'interroger sur le catéchisme ou sur les prières. L'enfant était-il ignorant? il l'engageait à se rendre le lendemain à l'évêché, pour y assister au catéchisme. Le nombre de ceux qui venaient était-il petit? il ne mettait pas moins de soins dans ses explications. Il lui arriva parfois de n'avoir pour auditeur qu'un enfant ou un vieillard, et l'on ne constata pas la moindre diminution dans son zèle.

Un des premiers soins du bon évêque avait été d'établir des écoles à Pembina et à Saint-Boniface. Lorsqu'en 1823, Pembina fut attribué aux États-Unis, à la suite d'une nouvelle délimitation, Mgr Provencher, à son grand regret, dut rappeler M. Dumoulin et les catholiques de ce pays. Dociles à sa voix, ces derniers fondèrent sur les bords de la Rivière-Rouge la paroisse de Saint-François-Xavier, qui devint bientôt l'une des plus prospères de la région.

Durant les quatre premières années de son épiscopat, la mission prospéra sous tous les rapports. Le bien-être matériel accompagna le progrès moral. De 1822 à 1825, les récoltes furent excellentes et disposèrent les métis à chercher dans la culture des ressources que la chasse ne leur procurait plus.

Émerveillée des résultats obtenus, la Compagnie de la baie d'Hudson, cependant très parcimonieuse, dans une délibération du 2 juillet 1825, adressait des éloges et des remerciements à l'évêque catholique, et votait une subvention annuelle de 50 livres sterling (1250 francs) pour ses missions.

Les sauterelles avaient disparu; on croyait le pays délivré de tout sujet d'inquiétude lorsque, au printemps de 1826, un autre fléau vint le ruiner complètement. A la suite de la fonte des neiges, l'eau de la Rivière-Rouge monta graduellement, depuis la fin d'avril jusqu'au 20 mai. Sortant de son lit, le fleuve inonda et dévasta

toute la vallée. Les habitants et l'évêque se réfugièrent sur les coteaux du voisinage, que les eaux entouraient. Tout semblait désespéré. Le prélat, comptant uniquement sur le secours divin, ordonna deux jours de jeûne. Les eaux baissèrent après avoir occasionné de grands dégâts; la maison épiscopale et la chapelle furent les seuls édifices épargnés. Mais les objets qui s'y trouvaient avaient été détériorés par les eaux.

A la suite de ce désastre, 250 personnes émigrèrent aux États-Unis. Mgr Provencher ne se laissa pas abattre par l'épreuve. Il réconforta ceux qui restaient et les engagea à reconstruire leur logement et à remettre leurs champs en état, leur donnant lui-même l'exemple.

Au commencement de l'hiver, le vide fait par le départ de ceux qu'avait découragés l'inondation fut comblé par l'arrivée de 150 Canadiens, jadis employés dans le Nord par la Compagnie de la baie d'Hudson, et qui désiraient s'établir dans un pays où les secours religieux ne leur feraient pas défaut. Mgr Provencher les accueillit à bras ouverts.

Après avoir construit un évêché, il fit, en 1830, un voyage au Canada. Il y recueillit des secours pour élever une cathédrale en pierres, plus vaste et plus solide que sa pauvre chapelle en bois; il en ramena aussi un auxilaire précieux, M. Belcourt, qui apprit la langue des sauvages et fonda plusieurs missions chez eux.

Faute d'ouvriers, la construction de l'église n'avançait guère. Pour activer les travaux, l'évêque se mit au service des maçons. On le vit transporter la pierre et le mortier. Comme sa force était herculéenne, il soulevait les poids les plus lourds. Souvent il disait aux manœuvres en leur désignant un brancard pesamment chargé de pierres : « Prenez un bout à vous deux; je porterai l'autre. »

En 1832, un jeune ecclésiastique, M. Poiré, qui venait de terminer ses études à Québec, se consacra aux missions de la Rivière-Rouge. Ordonné prêtre à Saint-Boniface, il desservit la paroisse de Saint-François-Xavier. Un autre, M. Thibault, également de Québec, vint le rejoindre l'année suivante et fut chargé de donner des leçons de latin à deux fils de métis, qui ne persévérèrent pas dans leurs études, au grand regret de Mgr Provencher, qui avait, un moment, espéré trouver des vocations sacerdotales dans le pays.

Le manque de missionnaires était un grand obstacle à la diffusion de l'Evangile dans le Nord-Ouest. En 1834, des familles canadiennes, établies dans la Colombie, supplièrent l'évêque de la Rivière-Rouge de leur envoyer un prêtre. Impossible d'accéder à leurs désirs, bien que le gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson eût promis toutes les facilités possibles pour le voyage. Afin de se procurer les missionnaires et les ressources dont il avait besoin, Mgr Provencher entreprit un voyage au Canada et en Europe. Des circonstances providentielles favorisèrent cette longue pérégrination. De la Rivière-Rouge à Montréal, le prélat profita des canots de la Compagnie, mis gratuitement à sa disposition. Quant aux frais de voyage en Europe, ils furent soldés par M. Lebourdais, curé de la Rivière-du-Loup, qui avait voulu accompagner Mgr Provencher.

### VI. VOYAGE EN EUROPE — UN BEL ÉVÊQUE — MGR PROVENCHER ENVOIE DES MISSIONNAIRES EN COLOMBIE

Mgr Provencher s'embarqua le 1er décembre 1835, à New-York. Avant de partir, il avait décidé Mgr Signay, successeur de Mgr Plessis, à établir l'œuvre de la Propagation de la foi dans le diocèse de Québec.

Débarqué à Liverpool, l'évêque de la Rivière-Rouge se rendit à Londres pour y traiter les affaires de sa mission. Puis il partit pour la France. A Paris, il assista à une réunion des membres du Conseil de la Propagation de la foi. La notice détaillée qu'il remit au bureau central de Lyon lui valut une allocation beaucoup plus élevée que celle des années précédentes, et cette faveur lui fut continuée jusqu'à sa mort.

Le 22 février, Mgr Provencher était à Rome. Chargé d'obtenir l'érection de l'évêché de Montréal, il composa un mémoire si concluant, que la Congrégation de la Propagande et le Souverain Pontife décidèrent la création immédiate de cet évêché, dont le premier titulaire, Mgr Lartigue, avait été sacré quinze ans auparavant.

Mgr Provencher obtint que le territoire situé au delà des Montagnes Rocheuses passât sous la juridiction de l'évêque de Québec et que de nombreux privilèges fussent accordés à l'œuvre de la Propagation de la foi, établie en Canada.

Pendant la Semaine-Sainte, il suivit les imposantes cérémonies de la chapelle Sixtine. Le jour de Pâques, il assista à la messe célébrée par le Pape dans la basilique de Saint-Pierre. Il fut tellement impressionné par ce spectacle que, plus tard, il disait qu'il fallait aller au ciel pour voir quelque chose de plus beau. Cependant il ne cachait pas la tristesse qu'il avait ressentie à la vue de la dissipation des Italiens et de quelques étrangers dans le lieu saint.

Dans ce temple, qui est la merveille du monde, disait-il, on vous adore avec moins de respect apparent, ô mon Dieu, qu'à l'autre bout du monde sous de pauvres toits de chaume!

Le Pape le reçut plusieurs fois en audience privée. Il lui fit cadeau d'un calice d'argent doré.

— Il n'est pas bénit, lui dit-il, mais vous pouvez le bénir.

— Très Saint Père, répondit le prélat, ce serait augmenter de beaucoup le prix de votre don, si Votre Sainteté avait la bonté de le bénir elle-même.

— Eh bien! reprit le Pape en souriant, je le bénirai demain.

Grégoire XVI avait été surpris de l'air majestueux et bon, non moins que de la taille élevée de Mgr Provencher. Il disait à son entourage:

— Je n'ai jamais vu un si bel évêque!

Partout, sur son passage, le prélat faisait sensation. A l'hôtel de Londres, où il était descendu, on s'attroupait pour le voir. Un jour même, un Anglais, ne pouvant se lasser de contempler sa haute stature et son air de distinction, le fixa pendant plus d'une demi-heure, puis il lui dit:

— Excusez-moi, mylord, si je vous regarde ainsi; mais de ma vie je n'ai vu un plus bel homme que vous!

L'évêque se contenta de dire en souriant à son compagnon:

— Quel homme excentrique, cet Anglais!

Au physique aussi bien qu'au moral, le prélat était doué de qualités remarquables. Rien n'était majestueux comme son entrée dans le sanctuaire, lorsqu'il officiait pontificalement. Quand il apparaissait, mitre en tête, crosse à la main, avec sa haute taille et cette figure imposante où respiraient le calme et la bonté, on était saisi d'admiration.

Doué d'un jugement sûr et d'une intelligence peu commune, il n'accordait jamais rien à la passion ni à un premier mouvement. Avant de rien entreprendre, il étudiait la question sous toutes ses faces, pesant les avantages et les inconvénients. Ses lettres sont toutes marquées au coin du bon sens et de la sagesse. Ce fut par un effet de cette prudence qu'il évita toute sa vie de contracter des dettes. Il fit de grandes œuvres, mais avec les moyens que la Providence lui fournissait au jour le jour.

A ces qualités morales, Mgr Provencher joignait la pratique d'une humilité profonde, d'une complète obéissance à ses supérieurs et surtout d'un détachement héroïque.

De retour au Canada, il eut la joie d'introniser Mgr Lartigue sur son siège de Montréal (8 septembre 1836); il prononça un éloquent discours à cette occasion. Au printemps suivant, il reprit la route de la Rivière-Rouge, en compagnie d'un jeune prêtre, M. Demers,

Pendant son absence, M. Thibault, chargé de la mission, avait fait avancer les travaux de la cathédrale, mais ils étaient loin d'être achevés. L'évêché, bâti en 1829, dans de mauvaises conditions, menaçait ruine; il fallait songer à en construire un autre. Mais la récolte ayant complètement manqué

l'année précédente, les ressources faisaient défaut. En face de ce dénuement, Mgr Provencher se confia, comme toujours, à la Providence, et, loin de ralentir son zèle pour les missions éloignées, il songea plu que jamais à les étendre.

En 1838, il envoya M. Belcourt fonder la station du fort Francis, sur les bords du lac la Pluie. M. Poiré fut chargé de celle de la baie Saint-Paul, sur l'Assiniboine. MM. Demers et Blanchet allèrent prêcher l'Évangile au delà des Montagnes Rocheuses. Au comble de ses vœux, l'évêque s'écriait :

Terres de la Colombie, vous allez donc enfin retentir des louanges du saint nom de Jésus; la croix va s'élever de rive en rive sur un espace de mille lieues, que vont parcourir ces deux apôtres pour arriver à leur destination, et la parole de Celui qui a dit que ce signe adorable attirerait à lui tous les hommes va se vérifier à l'égard des pauvres tribus errantes vers lesquelles ils sont envoyés.

Tout le long de leur route, en effet, les deux missionnaires plantèrent des croix aux endroits où ils s'arrêtèrent pour dire leur messe ou pour exercer leur ministère. Le 10 octobre 1838, ils célébrèrent le Saint Sacrifice sur le point le plus élevé des Montagnes Rocheuses. La descente à travers des défilés couverts de glace et de neige fut périlleuse. A l'endroit appelé *Dalle des Morts*, sur la rivière Colombie, deux barques chavirèrent et douze personnes furent noyées.

Le 24 novembre seulement, après un voyage de quatre mois et quatorze jours, MM. Demers et Blanchet arrivèrent à Vancouver. Les premiers, ils avaient porté les secours de la religion dans les postes situés sur les bords de la Saskatchewan.

L'établissement de cette mission comblait un des vœux les plus chers de Mgr Provencher; mais son zèle n'en fut pas ralenti ni diminué. A partir de ce moment, le prélat s'efforce de réaliser quatre projets importants : faire nommer un évêque dans la Colombie, ouvrir les grandes missions du Nord, introduire des religieux et des religieuses dans le Nord-Ouest, et se trouver un coadjuteur. La réalisation de ces projets occupera tout le reste de son existence.

## VII. Mgr PROVENCHER ET LA MISSION DE COLOMBIE — ARRIVÉE DES SŒURS GRISES A LA RIVIÈRE-ROUGE — LES GRANDES MISSIONS DU NORD-OUEST

La distance énorme (environ 5000 kilomètres) qui sépare Québec de Vancouver n'exigeait pas moins d'une année pour l'envoi d'un missionnaire ou des secours qu'on lui adressait. Qu'on se rendît en Colombie par la voie de terre en traversant le nord de l'Amérique, ou bien que, par mer, on allât doubler le cap Horn au Sud pour remonter ensuite l'océan Pacifique, le temps exigé était à peu près le même et la dépense considérable. Voyant la difficulté qu'il y avait à soutenir la nouvelle mission, l'évêque de Québec eut la pensée d'en confier le soin à l'évêque de Saint-Louis (États-Unis) et même de se décharger de tout le Nord-Ouest, en faisant ériger un évêché indépendant à Saint-Boniface. Un tel arrangement eût été pour Mgr Provencher une source de graves embarras. Le Bas-Canada lui avait fourni jusqu'alors tous ses prêtres et la plupart de ses ressources. Comment faire après la séparation? Le prélat écrivit à Rome pour prévenir le coup dont on le menaçait. Il insista auprès de Mgr Signay pour qu'il ne mît pas son projet à exécution et pour qu'il fît nommer un évêque en Colombie.

Comme le souhaitait Mgr Provencher, M. Blanchet fut nommé évêque de la Colombie en 1844. La même année, le célèbre P. de Smet (1), qui depuis longtemps évangélisait les tribus sauvages sur le territoire américain, lui apporta tout ce qu'il fallait pour sa consécration, en même temps qu'il lui amenait un renfort de missionnaires Jésuites et six religieuses de Notre-Dame de Namur.

Le fort des Prairies (aujourd'hui Edmonton), le plus important des postes de l'Ouest,

(1) P. de Smet. Voir *Contemporains*, nº 4[illegible].

établi sur la Saskatchewan, demandait depuis longtemps un prêtre. En 1842, Mgr Provencher envoya dans cette région M. Thibault, qui connaissait les langues crise et sauteuse.

Il fallait tout le courage d'un apôtre pour entreprendre un tel voyage dans des conditions très peu rassurantes. Le voyageur qui traverse aujourd'hui en chemin de fer l'immense plaine qui s'étend de la Rivière-Rouge aux Montagnes Rocheuses ne se doute pas des périls que coururent et des fatigues inouïes qu'endurèrent les premiers missionnaires qui s'aventurèrent à travers ces déserts sauvages. Le pays, coupé par des rivières, des lacs, des marais, des fondrières barrant à chaque instant le passage, était de plus sillonné par des tribus barbares, qui cherchaient sans cesse l'occasion de piller et d'assassiner. Outre ces dangers, il y avait encore celui de s'égarer et de mourir de faim. Plusieurs fois, pour traverser des rivières où il ne pouvait se servir d'embarcation, M. Thibault dut se mettre à l'eau jusqu'au cou et se cramponner aux crins de son cheval, ou bien encore s'atteler à sa voiture pour la sortir d'un bourbier.

Son voyage dura six mois. Partout il fut reçu comme l'envoyé de Dieu; il baptisa 354 enfants, bénit 20 mariages et fit faire 4 Premières Communions. Les sauvages et les métis avaient signé une requête pour obtenir qu'un prêtre vînt s'établir parmi eux

La porte des grandes missions était donc ouverte dans le Nord-Ouest. Mais les ouvriers manquaient pour les entreprendre et les poursuivre. Vainement Mgr Provencher faisait appel aux évêques du Canada et aux Congrégations religieuses. Les vocations étaient rares pour ce genre de ministère qui n'offre que des fatigues et des sacrifices.

Depuis son arrivée à la Rivière-Rouge, Mgr Provencher désirait vivement avoir des religieuses pour leur confier l'éducation des jeunes filles. Il avait été obligé, faute de mieux, de se servir d'institutrices laïques, qui avaient montré beaucoup de dévouement et de bonne volonté, mais dont les moyens ne répondaient pas aux besoins du pays. Plusieurs fois il s'était adressé à des Congrégations, mais aucune n'avait daigné accueillir sa supplique. En 1843 seulement, les Sœurs Grises acceptèrent d'aller fonder dans le Nord-Ouest une maison.

Mgr Provencher salua leur arrivée par un *Te Deum* solennel d'actions de grâces. Installées pauvrement à la Rivière-Rouge, le 21 juin 1844, elles s'adonnèrent immédiatement à l'éducation des jeunes filles et au soin des malades. Dans les premières années, l'évêque leur céda une partie de sa propre habitation.

Leur couvent, commencé en 1846, n'avait encore en 1848 que quatre chambres habitables. Néanmoins, leurs œuvres se développèrent considérablement. Leur hôpital et leurs écoles, tenus sur un bon pied, paralysèrent les efforts des protestants chaque fois que ceux-ci voulurent établir quelque institution rivale. Les premières familles du pays et presque tous les *bourgeois* (chefs) des forts, tinrent à honneur de leur confier leurs enfants.

Quand leur couvent fut terminé, les religieuses eurent des pensionnaires et leur donnèrent une éducation distinguée. Outre les langues française et anglaise, on y enseignait les beaux-arts, la musique et le dessin. En voyant ces succès, Mgr Provencher se réjouissait et bénissait Dieu. Il aurait bien voulu bâtir un collège et procurer aux garçons le même avantage qu'aux jeunes filles; pour cela, il lui fallait des professeurs. Les évêques de France, à qui le prélat écrivait pour avoir des prêtres séculiers ou des religieux, lui donnaient bon espoir. Mais jamais les sujets demandés n'arrivaient.

Las d'attendre, Mgr Provencher résolut d'aller au Canada et jusqu'en Europe, s'il le fallait, pour se procurer les auxiliaires dont il avait besoin. L'évêque de Québec l'encourageait à faire ce voyage, en passant par les Etats-Unis, pour examiner les différents Ordres religieux qui y étaient établis, et voir s'ils conviendraient à ses missions. « Une fois rendu au Canada, ajoutait-il, on pourra examiner s'il ne serait pas à pro-

pos d'ériger votre district en diocèse indépendant. »

La Rivière-Rouge fut, en effet, érigée en vicariat apostolique dès 1844.

Le voyage de Mgr Provencher s'effectua sans événements notables. En France, il eut la joie de voir l'union établie entre l'œuvre de la Propagation de la foi de Lyon et celle de Québec; on lui accorda une allocation de 30 000 francs pour ses missions. Au Canada, ses appels aux Gongrégations religieuses restèrent sans écho, mais il recruta deux sujets d'élite, MM. Laflèche et Bourassa, avec lesquels il revint à Saint-Boniface au mois de mai 1844.

Dès le 25 juin, M. Bourassa partait pour le lac Saint-Anne. M. Thibault venait d'y établir une station. Laissant au nouvel arrivé le soin d'achever les constructions, ce missionnaire suivit des sauvages qui le conduisirent d'abord au lac Froid, où trente familles d'Indiens l'accablèrent de marques de vénération. « Dieu prit plaisir, disait-il dans une lettre, à me dédommager de mes fatigues par la ferveur de mes néophytes. » Tous ceux qui entendaient la langue crise se confessèrent; les autres éprouvèrent un sensible chagrin de ne pouvoir en faire autant.

Du lac Froid, M. Thibault se rendit au lac la Biche, où une cinquantaine de sauvages suivirent pendant quinze jours les exercices de la mission et se confessèrent; puis il revint à Edmonton, ayant baptisé 236 personnes et béni 26 mariages. L'année suivante, il se rendit à l'Ile-à-la-Crosse, où son ministère auprès des Montagnais fut très fructueux.

Je suis à l'œuvre le jour et la nuit, écrivait-il; sans cesse je suis entouré de 80 familles montagnaises, dont je ne saurais satisfaire *la faim et la soif de la justice*. La miséricorde divine paraît ici avec éclat. Le jour et la nuit, je suis employé aux saints exercices de la mission, et mes bons sauvages, dévorés d'une sainte avidité de connaître Dieu et les moyens de le servir, semblent se reprocher les instants de repos et de sommeil. « Hâtons-nous, disent-ils, car nous allons peut-être mourir bientôt, et nous n'aurions pas le bonheur de voir Dieu! » Je leur fais espérer qu'ils auront, l'an prochain, des missionnaires qui apprendront facilement leur langue et qui les instruiront avec plus de facilité que je ne puis le faire.

De son côté, M. Bourassa évangélisait les tribus sauvages du petit lac des Esclaves et de la Rivière-à-la-Paix, baptisant 107 personnes, tandis que M. Laflèche desservait la baie Saint-Paul et le fort des Prairies. Malgré la mort de M. Darveau, qui se noya en traversant le lac Manitoba, Mgr Provencher voyait se développer de jour en jour les rameaux de l'arbre qu'il avait planté. De nouveaux auxiliaires allaient encore leur donner une extension plus considérable.

### VIII. ARRIVÉE DES OBLATS A LA RIVIÈRE-ROUGE — TRAVAUX APOSTOLIQUES DE 1846 A 1850 — DÉMARCHES POUR AVOIR UN COADJUTEUR

Au retour de son voyage en France, l'évêque de la Rivière-Rouge, qui avait vu les Oblats de Marie à l'œuvre dans le Bas-Canada, demanda au Supérieur de cette Congrégation de vouloir bien lui envoyer quelques-uns de ses religieux. Un an plus tard, le 25 août 1845, sa demande était exaucée. L'arrivée à Saint-Boniface du P. Aubert et du Fr. Taché (1) marque une date importante dans l'histoire du Nord-Ouest.

Si Mgr Provencher avait pu lire dans l'avenir et connaître le sort destiné au plus jeune de ces religieux qui venaient humblement se mettre à sa disposition, il aurait entonné un chant de reconnaissance au Seigneur qui, exauçant un de ses vœux secrets, lui montrait, avant sa mort, son futur successeur.

Mais le digne évêque ignorait les desseins mystérieux de la Providence. A la vue du jeune sous-diacre portant encore les traits d'un adolescent, il éprouva une sorte de dépit : « J'avais besoin de prêtres, dit-il, on m'envoie un enfant. »

(1) Mgr Taché. Voir les *Contemporains*, nº 767.

Il ne tarda pas de revenir de ses préventions. Quand il eut constaté les rares talents et les qualités admirables du Fr. Taché, il écrivit à l'évêque de Québec pour le remercier de lui avoir envoyé un tel missionnaire. Mais, inlassable, il disait en même temps à l'évêque de Montréal :

Il ne faut pas s'arrêter là; envoyez-moi encore d'autres Pères l'année prochaine, et des religieuses toutes formées pour nos Sœurs : des postulantes ne sont pas assez sûres de persévérer pour qu'on risque de les envoyer si loin. Il nous faut ici du monde capable de travailler en arrivant.

Pendant l'hiver qui suivit, M. Belcourt donna tous les jours, à Saint-Boniface, des leçons de langue sauteuse à M. Laflèche, au P. Aubert et au P. Taché, qui devaient aller porter la nouvelle du salut aux sauvages montagnais et cris. Les élèves étaient intelligents et bien disposés, leurs progrès furent rapides.

Aussi, dans une lettre à l'évêque de Montréal, Mgr Provencher pouvait tracer le programme des travaux apostoliques pour l'année 1846. M. Laflèche et le P. Taché avaient en partage l'Ile-à-la-Crosse et le lac des Esclaves. Le P. Aubert devait aller sur la rivière Winnipeg, M. Belcourt au lac la Pluie.

Nous ne resterons plus que trois, ajoutait le prélat, pour desservir Saint-Boniface, Saint-François-Xavier, Saint-Paul des Sauteux, Notre-Dame de la Merci de Wabassimong, Saint-Norbert de la baie des Canards et Sainte-Marie du Pads. Ainsi il nous faut encore des ouvriers. Veuillez vous intéresser pour nous. Tâchez que le P. Guigues (le supérieur des Oblats) nous envoie encore de bons sujets. Les deux Pères venus cette année sont des gens avec qui nous nous arrangerons toujours bien. M. Thibault a baptisé 500 enfants dans son excursion de l'été dernier.

On songeait à équiper un canot et à engager des hommes pour la lointaine expédition de l'Ile-à-la-Crosse, mais le gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson, sir George Simpson, offrit des passages gratuits sur ses barges.

Ceci accommode beaucoup mieux ma bourse, écrivait l'évêque, et me donne l'assurance de voir nos missionnaires mieux traités. Le bon Dieu mène les gens comme il veut. Je craignais beaucoup que le gouverneur ne fût pas bien disposé à notre égard pour certaines raisons politiques; heureusement, il n'en était rien.

M. Laflèche et le P. Taché furent, en effet, traités avec beaucoup d'égards par tous les employés de la Compagnie, en particulier par M. Mac Kenzie, le *bourgeois* du fort de l'Ile-à-la-Crosse. Bien que protestant, ce bon vieillard combla les missionnaires de soins et leur donna l'hospitalité dans sa maison.

Avec de grandes consolations spirituelles, l'année 1846 apporta de pénibles épreuves à Mgr Provencher. Resté seul à Saint-Boniface pour desservir trois stations, il eut la douleur de voir une épidémie décimer la population de la Rivière-Rouge, et toute la colonie menacée de la disette par suite du manque de récolte.

Au mois de septembre, trois Oblats, les PP. Bermond et Faraud et le Fr. Dubé, arrivèrent à Saint-Boniface.

Dans le cours de cette même année, il fut question d'ériger le vicariat apostolique de la Rivière-Rouge en province ecclésiastique. Mgr Provencher n'entra pas dans ces vues. Il écrivit à Rome et au Canada, soutenant que le temps de faire cette division n'était pas encore venu.

Il ne suffit pas de regarder sur une carte l'immense étendue de mon vicariat, disait-il; il y a bien du terrain pour faire vingt évêchés et plus; mais dans ce pays, il n'y a pas une seule ville, bourgade ou village quelconque. Il n'y a que les postes de la Compagnie, où se trouvent seulement quelques hommes pour la traite..... Qu'érigera-t-on en évêché?

D'après lui, il y avait une question plus pressante, celle de son coadjuteur.

Voici, ajoutait-il dans la même lettre, ce que je croirais de plus propre à contribuer au salut des âmes.

Je ne suis plus jeune pour voyager facilement. Je désirerais un coadjuteur jeune, qui pourrait s'acquitter d'une partie de ma charge et assumer l'épiscopat en cas de mort, selon les instructions du Saint-Siège. J'ai chargé quelqu'un de gouverner

après ma mort, d'informer la Propagande de mon décès et de proposer quelqu'un pour me succéder.

Celui que je voudrais avoir pour coadjuteur est M. Laflèche. Il a vingt-neuf ans, il en aurait près de trente avant que tout fût réglé. Le P. Aubert pense comme moi.....

Une infirmité survenue à M. Laflèche empêcha ce missionnaire d'accepter les Bulles demandées pour lui en 1848. Mgr Provencher dut chercher un autre sujet. Son choix fut vite fait. A la fin de novembre 1849, il écrivait à l'évêque de Montréal :

Décidément, il ne faut plus songer à M. Laflèche. Mon opinion, comme celle du P. Aubert, est que cette charge doit retomber sur le P. Taché. Il connaît le pays, les missions, les langues; il est fort et robuste. Je le propose à l'évêque de Québec et à ses suffragants. J'en fais aussi la demande à Mgr l'évêque de Marseille, comme à son Supérieur général.

Ce choix était providentiel. Tandis que l'évêque de la Rivière-Rouge demandait et obtenait de Rome la nomination du P. Taché comme son coadjuteur avec future succession, le Supérieur général des Oblats prenait une décision d'une extrême gravité. Trompé par un rapport inexact, Mgr de Mazenod avait résolu de rappeler tous les Oblats du Nord-Ouest. C'était la disparition, à brève échéance, de toutes les missions de la Rivière-Rouge, par suite de la difficulté qu'on éprouvait à se procurer des prêtres séculiers. Cette difficulté, Mgr Provencher l'avait constaté, augmentait avec le temps et le développement des missions. Il n'y a que des hommes appartenant à un Ordre religieux qui soient capables de se dévouer constamment à ce pénible ministère. Hors d'une communauté, on trouvera bien de temps en temps quelque sujet à qui la vertu inspirera un tel dévouement; mais on ne doit pas compter là-dessus pour assurer l'avenir des missions sauvages. D'ailleurs, le religieux, plus facilement que le séculier, trouve dans sa communauté les ressources dont il peut avoir un besoin urgent.

Ce fut pour le plus grand bien du diocèse de Saint-Boniface que les événements amenèrent le choix d'un religieux comme coadjuteur de Mgr Provencher. Mgr de Mazenod (1), mieux renseigné, non seulement donna son consentement à ce choix, mais voulut sacrer lui-même Mgr Taché, et promit d'envoyer encore des Oblats dans le Nord-Ouest.

## IX. INONDATION — FAMINE MORT DE Mgr PROVENCHER

Tandis que Mgr Taché allait recevoir en France l'onction épiscopale, une inondation, semblable à celle de 1826, ruinait Saint-Boniface et les environs. Mgr Provencher écrivait à l'évêque de Montréal :

L'inondation a entraîné les maisons, les granges, les étables, les clôtures, les ponts, etc., etc.

Il y avait cinq pieds d'eau autour de ma maison; encore deux pouces de plus, et elle était sur le plancher. Je ne suis pas sorti, mais j'étais comme sur un vaisseau en pleine mer; j'entendais jour et nuit des vagues poussées par des vents furieux battre les murs de ma maison, comme je les ai entendues dans mes voyages d'outre-mer. L'eau a monté jusqu'au 20 mai. Les gens et les troupeaux s'étaient réfugiés au loin dans les prairies; personne n'a péri..... L'église et ma maison ont servi de hangars publics, toutes les autres maisons étaient en danger d'être emportées..... L'eau a causé infiniment plus de dommages qu'en 1826, parce que la population est plus nombreuse. Quelle triste perspective pour l'année prochaine!

Les prévisions du prélat ne furent que trop justifiées.

Pendant les premières années de son séjour à la Rivière-Rouge, il n'avait pas toujours eu de quoi rassasier sa faim. Plus d'une fois, au printemps, on l'avait vu cueillir des boutons de roses et les manger. Une personne, qui suivait son catéchisme en 1818 et qui vivait encore en 1888, racontait qu'assez souvent, après la leçon, le missionnaire lui disait : « Prie ta mère de m'envoyer quelque chose pour souper, car je n'ai rien. » L'enfant partait et revenait avec un peu de viande sèche sous le bras; c'était le souper du catéchiste.

(1) Mgr de Mazenod. Voir *Contemporains*, n° 417.

La carrière apostolique, commencée sous la rude épreuve de la famine, devait se terminer de même. L'inondation de 1852 avait empêché les cultivateurs d'ensemencer leurs champs. A l'automne, il n'y eut point de récolte : la chasse avait été peu productive et la pêche presque nulle. Les plus pauvres avaient mangé tout leur grain et épuisé toutes leurs provisions.

L'évêque partageait volontiers le peu qu'il avait avec de plus indigents que lui. Un soir, il avait tué un porc et l'avait suspendu dans un hangar pour laisser à la viande le temps de se raffermir. Au milieu de la nuit, sa servante entend du bruit. Elle se lève, et que voit-elle? Un voleur emportant sur ses épaules le porc tué la veille. Aussitôt, elle va frapper à la chambre de l'évêque, en criant : « Monseigneur, on vole votre porc! Levez-vous vite! »

Le prélat endosse rapidement sa soutane et se précipite dans la direction du voleur, qui, à cause de son fardeau, ne pouvait marcher bien vite. Il l'eut bientôt rejoint. Sans paraître le moins du monde irrité, il lui dit :

— Arrête, mon ami; il faut me laisser quelque chose pour manger, car je n'ai plus rien.

— Ni moi non plus, répond le voleur; mes enfants n'ont pas mangé depuis deux jours, et je n'ai rien à leur donner.

— Eh bien, il ne faut pas voler pour cela, reprend l'évêque. Rapporte cette viande au hangar, et je vais t'en donner la moitié; ainsi tu mangeras et moi aussi. Mais il ne faut plus me dépouiller complètement.

Le voleur rapporta le porc, en prit la moitié et s'en alla confus de tant de bonté.

Dans cette triste occurrence, Mgr Provencher renonça au projet qu'il avait formé de créer un collège et de faire venir des Frères; il se fit quêteur pour ses diocésains.

Le retour de Mgr Taché apporta un peu de baume à sa douleur. Il était heureux de se sentir revivre en la personne du jeune évêque. Celui-ci séjourna peu de temps à Saint-Boniface, sa présence étant nécessaire à l'Ile-à-la-Crosse.

En faisant ses adieux à son coadjuteur, le vieil évêque avait eu le pressentiment de sa fin prochaine. Il régla toutes ses affaires temporelles, et, à partir de ce jour, on l'entendit souvent parler, mais sans trouble aucun, de sa mort. Le jour de la Pentecôte, il eut une attaque de gravelle qui le fit beaucoup souffrir. Le 19 mai, il perdit connaissance et tomba sur le plancher de sa chambre. Revenu à lui, il appela à son secours; M. Laflèche et le P. Bermond, en résidence à l'évêché, accoururent aussitôt. Le médecin se montra très inquiet. Cependant la journée suivante fut bonne. C'était un dimanche, le vieil évêque voulut assister à une messe basse; il commença même à réciter son bréviaire, mais, voyant la fatigue qu'il en éprouvait, M. Laflèche prit le livre et le cacha. Le malade en éprouva du chagrin : « Ils m'ôtent, dit-il, la dernière consolation qui me reste, celle de dire mon office. » Il fallut lui rendre son bréviaire.

Le 24 mai, on jugea prudent de lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction, et le lendemain le saint Viatique, qu'il reçut avec les sentiments de la plus tendre piété, recommandant de bien observer tout ce que le rituel prescrit. « Ces pauvres évêques, disait-il, il ne faut pas les laisser mourir moins chrétiennement que les autres. »

Après avoir reçu le corps de son Sauveur, il leva ses yeux défaillants vers le ciel et sa main affaiblie sur son peuple pour lui donner une dernière bénédiction. Tous ceux qui étaient présents fondaient en larmes.

Le 7 juin 1853, il remit tranquillement son âme à Dieu.

Les habitants de la Rivière-Rouge firent de pompeuses obsèques à leur premier évêque, qui fut enseveli dans la cathédrale de Saint-Boniface.

J. Bouillat.

BIBLIOGRAPHIE

G. Dugas, *Mgr Provencher et les missions de la Rivière-Rouge*. In-8°, Montréal, 1889. — Dom Benoit, *Vie de Mgr Taché*. 2 vol., Montréal, 1904. — R. P. Jonquet, *Mgr Grandin*. In-8°, Montréal, 1904. — Démange, *Au Canada*.

Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe. — *Le gérant* : E. Petithenry.